

Alicia de Larrocha: une artiste à la recherche de la perfection



Depuis Clara Schumann, les grandes "femmes-pianistes" ont été rares, pour ne pas dire rarissimes. Aujourd'hui encore elles ne sont que deux — Alicia de Larrocha et Martha Argerich — à rivaliser de plain-pied avec leurs collègues masculins. Et ce, tant sur les plans de la célébrité et de la faveur du public que de la consécration par la presse spécialisée.

Cette notoriété qui a fait de Mme de Larrocha l'une des artistes les plus en demande et les plus fêtées de la scène musicale d'Amérique, elle la trouve presque gênante à cause de la part de responsabilité qui lui est inhérente. Sa réputation a atteint un niveau lui garantissant succès sur succès. Certains interprètes se contentent de cette situation et s'y complaisent; elle, pas.

D'une rigueur terrible, presque dévorante, envers elle-même, Alicia de Larrocha ne connaît pratiquement pas le plaisir de la "satisfaction personnelle". A la suite de son exécution de la suite *Iberia* d'Albeniz la saison dernière à Avery Fisher Hall qui lui valut un triomphe maintenant inscrit dans les annales artistiques de New York (elle dut donner six rappels et revenir saluer dix fois après qu'on eut allumé les lumières), je lui demandai de me dire, en toute franchise, si, cette fois tout au moins, elle avait été satisfaite. "Satisfaite, non! Disons plutôt que je n'étais pas mécontente."

L'extrême sévérité que Mme de Larrocha manifeste pour elle-même se transforme en indulgence lorsqu'il s'agit d'autres pianistes, de jeunes surtout. C'est une des raisons qui la font maintenant refuser de participer au jury de concours internationaux.

"Voilà une tâche, une responsabilité morale qui m'apparaît au-delà de mes possibilités. Jauger des talents dans des conditions extrêmement difficiles; déterminer si celui-ci est meilleur que celle-là; compromettre, à tout jamais peut-être, des ambitions légitimes — non, je ne peux plus. Je sais trop bien ce que représente ce métier."

Le Concours international de Montréal de 1968 fut l'un des derniers qui la vit comme membre d'un jury. Mme de Larrocha en conserve d'ailleurs un double souvenir. Celui, inquiétant, d'un stupide incident (la fracture de l'os de son pouce droit) qui aurait pu mettre un terme à sa carrière; et celui, beaucoup plus heureux, de la découverte de Garrick Ohlsson, le gagnant du premier prix de cette compétition, dont elle suit depuis le "destin artistique" avec le plus vif intérêt.

Quoique consciente que sa petite taille fasse partie de ces traits para-musicaux qui suscitent la curiosité du public, et, conséquemment joue en sa faveur — comme elle l'avouait dans une entrevue parue dans le *New York Times* — Mme de Larrocha s'étonne, ou mieux, se hérisse à l'idée que cette caractéristique physique donne encore lieu à des commentaires. Alors qu'il ne vient à l'idée de personne de faire état des statures tout aussi peu imposantes d'un Arrau ou d'un Ashkenazy.

Aussi, si vous lui demandez comment sa main — d'une élasticité et d'une extension peu communes, qui compensent pour son manque d'ampleur — parvient à prendre les

dixièmes (par exemple du do au mi de l'octave supérieure), sa réponse, qui ne cachera pas l'agacement provoqué par pareille question, se résumera à: "Ce sont elles (les dixièmes) ou moi. Et c'est moi qui gagne!"

Autre trait de ce caractère fortement trempé qui, à deux ans et demi déjà, lui faisait se heurter la tête contre les dalles du parquet de la maison familiale pour inciter sa mère à lui ouvrir le piano fermé à clé.

Connue d'abord en Amérique grâce à ses interprétations de la musique espagnole — tant par ses enregistrements que par ses exécutions en concert — Alicia de Larrocha a eu quelque mal à se départir de l'étiquette de "pianiste espagnole". Certains mélomanes étaient surpris de la voir s'attaquer au répertoire classique et romantique, comme s'ils avaient oublié que plusieurs de ses compatriotes — Casals, Cassado, Segovia, de Los Angeles, Caballé, Berganza, pour ne citer que ceux-là — ont franchi ces frontières sans qu'on leur en fasse la remarque.

"J'ai travaillé les classiques, que ce soit Bach, Scarlatti, Mozart, Beethoven, et les romantiques, Schubert, Schumann, Chopin, Mendelssohn, bien avant d'aborder Albeniz, de Falla, Granados. Et il ne saurait en aller autrement. La plupart des oeuvres des compositeurs de mon pays comportent des difficultés techniques telles, qu'on ne peut en triompher à moins d'avoir maîtrisé une bonne part de la littérature pianistique universelle. D'ailleurs, je ne vois pas très bien comment on pourrait pénétrer

le sens d'*Iberia*, en faire "chanter" toutes les voix intermédiaires, si l'on n'a pas déjà travaillé en profondeur les *Préludes* et *Fugues* de Bach."

Depuis son entrée percutante sur la scène musicale nord-américaine en 1965, dix ans après une première visite aux Etats-Unis qui s'était alors soldée par un succès mitigé, le calendrier des activités de Mme de Larrocha prend l'aspect d'une course avec le temps. Environ cent concerts par saison en Amérique du Nord, et cent autres répartis entre l'Europe, l'Amérique du Sud, le Japon, l'Australie, l'Afrique, qui, l'an dernier, lui ont fait faire deux fois le tour du globe, dans un sens et dans l'autre.

Car, à l'opposé de certains artistes, Alicia de Larrocha ne craint pas la "surexposition". On l'a vue, au cours d'une même saison, paraître dix fois devant le seul public new-yorkais, tant en récitals qu'en concerts avec orchestre.

Le mois prochain, elle fera un aller-retour à Londres pour y jouer, avec le London Philharmonic Orchestra, le *Concerto en do majeur*, K. 503, de Mozart, à la demande expresse de Georg Solti, avec qui elle a déjà enregistré l'oeuvre. Un peu plus tard, elle présentera à New York, à Pittsburg puis à Londres encore une fois, l'intégrale des concertos pour piano de Beethoven.

Incidentement, son enregistrement de "L'Empereur" de Beethoven avec l'Orchestre philharmonique de Los Angeles, sous la direction de Zubin Mehta, doit paraître sous peu. Les circonstances dans lesquelles ce disque a été réalisé laissent entrevoir les conditions parfois hasardeuses que doivent affronter les artistes de métier. Mme de Larrocha jouait un soir avec l'Orchestre philharmonique de New York: le lendemain elle s'envolait pour Los Angeles où elle interpréta ce même concerto en concert, le soir, sans une seule répétition, pour enfin le graver le jour suivant en trois séances d'enregistrement de deux heures, entrecoupées de pauses café.

Peut-on s'étonner, face à pareil état de choses, qu'Alicia de Larrocha, réfractaire aux succès faciles, affirme avec force que pour elle "le piano est une vocation; non pas une carrière"? ■

Rédaction